

**JEAN-JACQUES CAMBRELIN**

Titres de Jean-Jacques CAMBRELIN :

**L'escale**

Éditions Gunten - 2017

**Pièges**

Éditions Gunten - 2016

**La folle journée de Charles Antoine Gonzague Folenfant**

Ed. de l'Onde - 2015

**LES HEROS**

**GUNTEN**

Couverture : ©Depositphotos Inc./everett225  
Droit licence : № 82898172

© **GUNTEN**, 2018  
<http://www.editionsgunten.com>  
ISBN : 978-2-36682-169.7

## JUILLET 1985

Cet été sera triste. J'enterre ma tante Andréa.

Andréa, qui était née en 1905 et qui devait son prénom à la mort prématurée de son frère André. Ses parents n'avaient pas cherché plus loin. Dès son premier souffle, elle serait la mémoire de la famille !

La famille est réunie autour du caveau. Andréa va rejoindre son grand-père, ses parents, son beau-frère mort en 1940 à la guerre et André dont le petit cercueil a été calé aux pieds de ses parents. Le temps est lourd. La chaleur étouffe. Elle dure depuis plusieurs semaines et nous enserme dans son étau. Nous sommes las de nous traîner, cherchant un peu d'ombre.

Nous suons sous nos chemises et les costumes sont fripés. Tout le monde s'est habillé pour l'enterrement mais nos habits sont des carcans. Andréa a mal choisi son moment pour disparaître. Ici, les gens supportent mal la chaleur. Leur élément, c'est la grisaille. Ils sont nés avec la pluie. Ils perdent pied en été et attendent avec impatience que la nuit ouvre ses portes. Ici, on attend le soleil mais on le méprise aussitôt. Ce qu'on apprécie, c'est la clarté. Pas l'étouffement !

Certains ont osé desserrer le nœud de leur cravate tandis que les femmes s'abritent sous des parapluies transformés en ombrelles. Pourtant aucun soleil ne luit. Le ciel cuirassé de nuages retient les rayons. Les agents des Pompes Funèbres sont en sueur eux aussi. Ils ne peuvent ôter leurs vestes râpées. Le bleu des vestons est passé mais, en signe de respect, ils gardent les casquettes du même bleu pisseux. On a payé pour avoir une certaine pompe ! Pourtant, ils me paraissent grossiers, vulgaires, ces inconnus dont je n'oublierai jamais l'allure. Ils vont bien avec la mort. Ces hommes sont les fantassins de la Camarde. Preuve en est leur teint vitreux. Leurs gestes sont lents, mesurés. J'ai envie de les bousculer, que tout cela aille très vite. Croque-mort... , c'est pas un métier, je me dis. A cet instant, il faut que je déteste quelqu'un !

Les pierres tombales sont alignées sagement dans ce coin du cimetière. Parfois, un calvaire interrompt cette monotonie. Le calvaire, c'est une marque d'opulence. Pas le genre d'Andréa avec sa minable retraite. Et pas le genre non plus des protestants. Chez eux, il n'y a aucun signe ostentatoire. Le protestant, c'est le chrétien sobre.

Peu de stèles sont fleuries. Celles qui le sont ont subi la tyrannie de l'été. Les inflorescences pendouillent tristement sur leurs tiges. Elles mendient un peu d'eau. Bientôt, Andréa sera desséchée comme ces fleurs.

Des enfants suivent les obsèques. Ils ont posé leurs vélos contre un caveau et se servent de la pierre pour bloquer leurs pédales. Le cimetière est un terrain de jeu idéal pour les enfants. Personne ne les dérange et ils ne dérangent personne. Toutes les bêtises sont possibles. Ils font des grimaces, hurlent des insanités. Il faudrait appeler le

gardien et chasser ces voyous mais personne n'en a la force. De toute manière, Andréa les aurait défendus. Elle aimait les enfants. Probablement parce qu'elle n'en avait jamais eu.

La pasteure s'avance. Elle sourit. A travers elle, la mort n'est pas triste. Elle sait qu'Andréa comprendrait ce franc sourire. Cette femme présente un visage radieux qui réconforte. Je la trouve jolie malgré cette aube qui cache ses formes. Le Christ doit apprécier sa féminité.

Tout le monde s'approche d'elle. On veut l'entendre. Elle a très bien parlé au temple. Ses mots agissaient comme un baume apaisant la plaie de la perte. Des mots simples en accord avec ce qu'était notre tante et qui résonnaient dans la petite enceinte aux murs nus, ce temple où notre tante nous emmenait avec mes sœurs pour l'arbre de Noël. Un Cugnot, une orange, voilà pour les cadeaux. Pour le reste, des murs vierges, un harmonium jouant faux, la chaleur du poêle à charbon et la voix tonitruante du pasteur tel un Zeus en haut de sa chaire. Andréa adorait cet instant de partage. Les cantiques faisaient vibrer son cœur. Tout ça est bien loin...

Je regarde la pierre tombale. Simple, dénudée. Seule une fine croix rappelle la religion. Quelques fleurs... A quoi bon ? On a inscrit en lettres dorées « Famille Preuvot ». Le nom de ma famille. Toute sa vie, Andréa a nettoyé, gratté, lustré, cette pierre. Qui le fera désormais ? On pouvait toujours compter sur elle mais maintenant... Elle tenait ce rôle à la perfection. Andréa était notre repère. D'ailleurs, elle le savait et en jouait. La vieille fille était têtue et ne permettait à personne de prendre sa place. Elle pouvait devenir pénible mais on lui pardonnait.

La pasteure dit quelques mots que je n'écoute pas. Le ton est monocorde mais on sent la compassion. Tout le monde semble perdu, à peine concerné et, pourtant, cette femme dévide la litanie de nos vies. Andréa était le centre de la famille, l'arbre auquel nos racines venaient se ressourcer. Tous, nous regardons ailleurs, au loin, le plus loin possible pour ne pas voir le trou béant. Au-delà des murs du cimetière s'élèvent des maisons ouvrières, ces maisons qu'habitaient nos tisseurs avant la crise de 29. A l'époque, ils étaient une soixantaine ! C'est ce que racontait Andréa et, quand elle disait « nos ouvriers », c'était avec une pointe de tendresse. Puis la crise est venue et ils ont fini une poignée. Ils sont tous là pour accompagner Andréa, même ceux du temps d'avant. Enfin... ceux qui restent avec leurs rides et leur nostalgie. La pasteure l'a bien dit, tout le monde l'aimait. Est-ce possible ?

Les enfants jouent au fond du cimetière maintenant. Ils caillaient les croix des soldats allemands dont personne n'a réclamé le corps et qui pourrissent en terre picarde. Une croix en bois, un bourrelet de terre et c'est tout. Ils dormiraient paisiblement les chleus si ces petits voyous... A chaque jet de pierre, un cri rauque accompagne le lancer du gamin qui entame aussitôt une retraite prudente. Drôle d'intermède qui fait naître des sourires sur le visage des plus anciens. Ce ne sont que des boches après tout.

Derrière le mur du cimetière, les gamins peuvent s'enfuir. Personne ne les poursuivra. Ma tante Andréa m'en a parlé des boches mais elle disait « les allemands » et elle

parlait surtout d'un certain Ludwig. Je vous raconterai quand je me souviendrai car là, tout se mélange...

La pasteure a terminé. La touffeur du jour nous enserre. Est-ce l'imminence de la descente du cercueil qui étreint nos corps et nos pensées ? Le trou a aspiré la clarté du jour et l'oxygène ambiant. Les quatre employés ont passé les cordes dans les poignées du cercueil. Ils les enroulent autour de leur cou, dans leur dos et, prenant appui sur leurs cuisses, laissent coulisser le chêne vernis. Leurs muscles sont bandés à l'extrême pour éviter un contact avec la paroi en ciment. De grosses gouttes coulent sur le front puis sur le nez des fossoyeurs. Ces hommes fluets vont enfouir ma tante et ce sera fini. Ils ne semblent avoir aucune tristesse malgré l'air de circonstance qu'ils se composent. Le spectacle est bien rodé. Là encore, la pompe, le respect... Leur patron sera content, lui qui a dirigé la cérémonie avec la gravité qui sied à sa fonction. Le cercueil paraît clair, brillant presque. Quel contraste avec la noirceur du trou ! Mes cousins se sont serrés autour du gouffre. La proximité reconforte. Je reste à l'écart. J'entends encore parfaitement le frottement des cordes sur le cercueil. Mes nerfs sont à vif. Je ravale un sanglot. Les pleurs ne lavent ni ne rafraîchissent.

Je n'ai pas vu la descente du cercueil au fond de la cavité. Tous, nous nous sommes approchés mais je n'ai pas regardé. Une trouille infernale me tenaillait et j'étais trop occupé à devisager les employés des Pompes Funèbres. Mon petit neveu les avait appelés les « pompistes » et nous avions ri, discrètement. Dès que nous serons partis, ils refermeront le caveau. Andréa n'admirera plus le ciel étoilé dont elle me détaillait chaque constellation. Sou-

vent elle me disait «tu vois les étoiles et tu oublies la nuit». Elle ajoutait «mais c'est la nuit qui importe, les étoiles disparaîtront». Elle était une étoile et elle disparaîtra des mémoires. Quant à la nuit... Que sera-t-elle sans ma tante qui l'évoquait ?

Instant incertain, comme au bord du sommeil quand les voix se voilent. Qui parle près de moi ? Je ne comprends plus. Les souvenirs affluent, bourdonnent dans ma tête et s'échappent aussitôt, absorbés par le trou béant. Le cimetière n'est pas l'endroit pour les souvenirs. Trop de sentiments confus, ici, et ma mémoire a accompagné ma tante dans le trou. Je ne puis réfléchir. Décidément, je suis perdu.

Des pas crissent sur les gravillons du cimetière. Certains s'en vont déjà. Pourquoi rester ? Un ami me serre la main avec un sourire navré. Sa main est moite, c'est tout ce que je retiens de lui. Un autre affirme : «ce fut une belle cérémonie». Quel con ! De la beauté... Une femme m'embrasse. Un baiser gluant et ce visage fardé... Elle voulait se montrer et a mis son plus beau manteau. Un enterrement est un spectacle, vrai, mais jamais de rappel !

Je me demande pourquoi avoir mis des gravillons autour des caveaux ? Pour prévenir les morts d'une visite ? Je souris. Encore une idée idiote !

On m'appelle et je m'entends répondre «je reste encore un peu». Ma voix est voilée. Une auto démarre qui emmène les vieux de la famille. Elle me fait songer à un corbillard. Tout le monde retourne à la maison familiale. Je reste encore un peu. Le café, les ragots et les souvenirs sirupeux attendront. Andréa mérite mieux que ça.

Je me suis assis à l'écart tandis que les croque-morts s'affairent. Dommage. Nous aurions aimé avoir le monde entier pour nous seuls, ma tante et moi. Parler au-delà du silence angoissant. Le gris de la toile du ciel semble un catafalque. Andréa s'habillait souvent en gris. C'était plus convenable à 80 ans et mieux pour chanter au temple. Pauvre tante... Comme elle chantait faux mais comme elle mettait de l'ardeur à psalmodier ses cantiques. Nous étions gênés quand elle se lançait derrière l'harmonium. On se poussait discrètement du coude en pouffant.

Je respire fort. Tout s'embrouille, les croque-morts, le ciel, les cantiques... Je pleure mais très peu. On pourrait me voir et on ne comptabilise pas les larmes. La profondeur de la tristesse ? Je ne sais ce que c'est. Seule la mort a le pouvoir de convaincre. Qui pourrait la contredire ? Qui oserait même ? Elle est très convaincante et si inventive, personne ne lui résiste. Toute cette foutaise de vie après la mort, quelle idiotie ! La vie est bien faite. Enfin, la mort surtout... Tout paraît si clair, si simple. Si inquiétant, aussi. Putain d'éducation chrétienne qui enseigne l'espoir et la peur en même temps. L'espoir, c'est l'attrape-nigaud. Reste la peur.

La proximité de la tombe engendre un certain calme chez moi. Je pourrais me surprendre à me laisser envahir d'une certaine étrange tendresse envers la mort si elle ne m'avait enlevé celle qui berça ma jeunesse. Je me ferai à cette béance et je reviendrai la voir car les morts aiment les visites. Ils n'attendent que ça. Andréa sera comme les autres et m'aimera encore plus. Elle est si généreuse. Oui, j'espère revenir. Je lui dois bien ça mais je suis si ingrat...

Je suis assis sur un caveau mal entretenu, un peu perdu au milieu de toutes ces tombes. Des herbes ont trouvé une faille entre deux pierres disjointes. Des herbes surmontées de petites fleurs jaunes, grêles, inodores, des herbes dont personne ne connaît le nom. Les pétales flottent au bout de la longue tige fluette qui se balance mollement. Il y a aussi une colonie de fourmis qui cheminent sans se soucier de ma présence. J'admire leur ténacité à se faufiler dans les interstices de la terre. Personne ne vient entretenir cette pierre. Ceux qui sont en dessous connaissent le véritable oubli.

La chaleur devient suffocante. L'air est épais, pesant. Ma respiration est un spasme qui cherche une issue sous ce plomb. Les nuages convergent vers l'horizon. Quelle formule magique les a convoqués en ce lieu? Andréa s'en fout probablement. L'orage qui viendra ne la concerne plus.

Les fossoyeurs ont laissé tomber les cordes au fond du trou. Je n'en reviens pas. Ce doit être la coutume ou une vague superstition. Pourvu qu'Andréa ne s'empêtre pas dans tous ces liens. Enfin une pensée amusée. Je n'ai pas perdu mon humour... Ils ont terminé pendant que je rêvassais. Les cimetières sont propices à la rêverie et à la nostalgie.

Ils allument une cigarette et s'éloignent. Leur démarche est lourde. Ils ont tombé la veste. J'en fais autant, je me lève et je retourne à notre caveau familial. Je n'ai rien à dire. Il est temps que j'y aille. Je suis content d'être resté seul avec Andréa et, plus que tout, de n'avoir rien dit. Pour l'heure, le vide suffit. Ce Ludwig dont ma tante m'a parlé avec un peu d'effroi dans la voix, je ne dois

pas l'occulter. Il a été l'aventure de sa vie. Elle en était fière et troublée à la fois. Pourquoi penser à lui à cette seconde? Parce que la mort les réunit? Encore une imposture! La mort défait et voilà tout.

Je sors du cimetière. Il se trouve en haut d'une longue rue que je descends lentement. Tout en haut, la croix du Christ, immense, veille sur les morts mais aussi sur la rue quand son ombre s'y profile. Cette croix est un repère mais c'est aussi un rappel. Elle doit impressionner. Tous, nous finirons à son pied. La vie s'écoule, inexorable, jusqu'à elle. Rien n'y fera, nous connaissons le terme.

Désormais, il faut affronter la vie sans la douceur de ma tante. Pour comprendre, il aurait fallu que vous l'avez connue avec la tendresse qu'elle prodiguait. La seule chose qu'elle ait jamais enfantée fut de l'amour. Un amour sans contrepartie ni concession. Un amour spontané. Je pense à cela en descendant la rue mais j'ai accéléré le pas pour ne pas discuter avec des connaissances qui se sont attardées après l'enterrement. J'imagine les commentaires, les mines appropriées, les sourires fats... Ça m'incite à dévaler la pente. Notre maison familiale n'est pas très éloignée du cimetière. Cinq minutes, à peine. J'y arrive. Du brouhaha et des rires à l'intérieur. On se remémore les meilleurs souvenirs. Rien n'est pire que ces anecdotes. Ici, chacun parle de soi avec, par hasard, une allusion à la tante et à ses qualités de cuisinière. Voilà à quoi on la réduit.

Les mines sont détendues. Le trou est oublié. L'instant de l'inhumation, le moment crucial où votre conscience s'enfle d'incertitude, est passé. On redevient immortel.

J'aime tous ces gens mais, à cet instant précis, je les déteste. Leur rire m'irrite. Auraient-ils oublié?

Mon cousin m'accueille par un «qu'est-ce que tu faisais?» Seule l'odeur du café et, peut-être aussi, la peur du ridicule m'empêchent de me sauver. De toute façon, ce sont tous des cons. Je suis seul à connaître Ludwig. Je n'avais que 11, 12 ans mais j'étais le confident de ma tante. Sans moi, qui aurait connu cette histoire d'amour? Personne. Ils peuvent raconter leurs anecdotes, moi seul savais!

Je bois un café et j'écoute. Je suis ailleurs. 17 ans avant.

Quand même, ce fut un bel enterrement. Conclusion à la con!

## **JUIN 1968.**

Juin 1968. J'ai 11 ans. Sur mon petit vélo blanc, je vais prendre des cours de natation à 15 kilomètres de notre bourg. Je suis libre sur mon biclou et, surtout, je peux faire battre Jacques Anquetil par Raymond Poulidor. Même Dieu n'y est jamais parvenu. Quel bonheur enivrant quand, au terme d'un sprint explosif, Poulidor dépasse Anquetil d'un boyau en haut du Ventoux! J'ai toujours détesté les premiers, alors imaginez Anquetil...

Ce jour-là, un mardi, tout s'est très bien passé. Le maître-nageur a retiré l'énorme chambre à air de tracteur qui me sert de bouée et j'ai fait mes premières brasses avec des bouchons de liège autour du ventre. Petit à petit, ma frousse de l'eau disparaît. J'ai, pour la première fois, le sentiment de défier la pesanteur et de flotter par mes propres moyens. C'est une des premières victoires dont j'ai pleinement conscience. Ça flatte mon orgueil. Quelle ivresse à 11 ans et quel sentiment de puissance quand, comme moi, on déteste l'eau. Je suis hilare sur mon vélo.

Poulidor va mettre une sacrée branlée à Anquetil. Poulidor, c'est l'idole des petites gens. Il les console de toutes les couleuvres à avaler. A sa mort, il y aura plus de monde dans les rues qu'à l'enterrement de Victor Hugo!